Paris, salle Cortot. Elizabeth Sombart joue les 2 Concertos pour piano de Chopin



Paris, salle Cortot. **Récital Chopin. Elizabeth Sombart, le 14 février 2016, 17h30**. Pianiste engagée, soucieuse de transmettre et de rendre accessible au plus grand nombre, la musique classique, **Elizabeth Sombart** aborde à Paris, un compositeur qu'elle sert avec passion et profondeur, Frédéric Chopin. Etre légendaire, d'une tendresse mozartienne qui ouvrit des perspectives inédites, crépusculaires et intimes, alors à l'époque où Liszt enflammait par son brio virtuose voire pétaradant, les audiences européennes, Chopin a néanmoins traité la forme concertante d'une virtuosité cependant introspective et même passionnée. En témoignent **ses deux Concertos de jeunesse,** composés en Pologne avant sa départ pour Vienne et la France. D'une subtilité allusive dont elle a le secret, la pianiste **Elizabeth Sombart**, créatrice de la Fondation Résonnance depuis 1998, ne cesse de s'impliquer dans l'explicitation généreuse et limpide du pianisme chopinien. En fondant la fondation Résonnance (qui a son siège à Morges en Suisse et compte de nombreuses écoles de musique), Elizabeth Sombart s'engage pour rendre accessible l'expérience de la musique classique au plus large public, le public habitué des concerts certes mais aussi les patients et résidents des lieux de souffrance (maison de vie, retraités, hôpitaux) : en un dialogue ténu, silencieux et pourtant immédiat, la pianiste

sait rétablir ce lien entre auditeurs et instrumentiste, dans ce cycle désormais réunifié que suscite le temps du jeu musical… Son approche a été marquée par la phénoménologie apprise auprès du chef d'orchestre Sergiu Cilibidace entre autres.



Concentré et inspiré, le jeu d'**Elizabeth Sombart** témoigne d'une quête permanente, exigente et sincère, que stimule une sensibilité étonnante aux champs intérieurs. Son Chopin toujours fraternel et hypnotique ne laisse pas de nous captiver. **Le 14 février 2016, salle Cortot à Paris**, l'interprète s'intéresse à nous offrir sa version des deux Concertos pour piano de Chopin, en effectif chambriste (avec un quatuor à cordes) soit la complicité de musiciens qui partagent avec elle, cet amour du jeu et du don collectif. Concert à Paris, Salle Cortot, incontournable.



Le Concerto pour piano n°1 est dédié au prodige Kalkbrenner qui le créée à Varsovie le 11 octobre 1830. Chopin y signe sa dernière offrande encore juvénile mais très inspirée (comme le souligne Ravel contre les détracteurs qui le tiennent pour une

maladresse fruit de l'inexpérience…), avant son départ pour Vienne puis Paris, où ne rejoignant jamais Londres comme il en avait fait le projet, il meurt précocément en 1849 (à l'âge de 30 ans). Plan : allegro maestoso, Romance (larghetto), Rondo vivace. La Romance centrale est celle qui dévoile déjà le mieux ce qu'est le caractère intime et profond de Chopin : elle annonce ses futurs Nocturnes, inscrits voire ensevelis dans plis et replis d'une vie intérieure secrète mais riche et active.



Le Concert pour piano n°2 est créé à Varsovie lui aussi mais avant le n°1, c'est à dire le 17 mars 1830 à Varsovie, en hommage à la Comtesse Potocka. Il est plus contrasté voire impétueux que le Concerto n°1. Plan : Maestoso. Larghetto puis Allegro vivace. Le larghetto est en fait une longue cantilène à l'italienne : allusivement dédiée à une femme aimée, Konstanze Gladowska, la pièce suit les méandres d'une douce déclartion amoureuse à peine masquée dont Chopin aime cultiver la ligne suspendue étirée. Son impact se ressent jusqu'à Schumann et Liszt qui s'en souviendront dans leurs Concertos respectifs (en mi bémol majeur pour le second). Loin d'être ses esquisses maladroites qu'on a bien voulu écrire et répandre, les deux Concertos polonais de Chopin expriment au plus près, l'âme ardente, éprise du Mozart romantique, né pour faire chanter le piano.
Elizabeth Sombart en révèle à Paris, la tendresse éperdue, juvénile, ardente, dans une version chambriste pour piano et instruments à cordes.

Concertos de Chopin (version pour quatuor)

Concerto n°1 en mi mineur, op. 11
Concerto n°2 en fa mineur, op. 21



Elizabeth Sombart, piano
et le Quatuor Résonance
Fabienne Stadelman, alto
Lucie Bessière, violon
Nathanaëlle Marie, violon
Christophe Beau, violoncelliste

En concert à la Salle Cortot
Le Dimanche 14 février 2016 à 17h30
78, rue Cardinet – 75017 Paris
Tarifs: de 16 à 25 euros
Location: 01 43 37 60 71

Informations Réservations

VOIR notre reportage Elizabeth Sombart joue auprès des patients en souffrance…



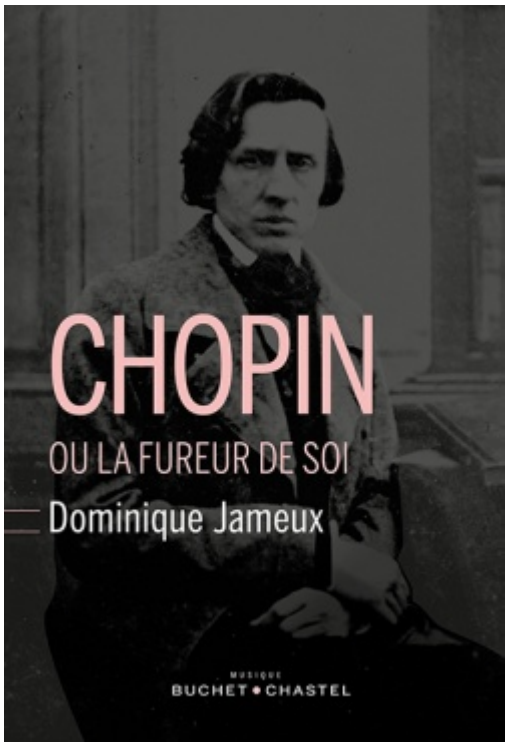
La musique à l'hôpital. La pianiste **Elizabeth Sombart** se dédie totalement à la diffusion de la musique classique hors des salles de concerts. En témoigne son récital offert aux résidents de la Maison Saint-Jean de Malte (Paris 19ème ardt). Le programme est choisi par les résidents ; le partage, la rencontre sont au coeur d'une expérience intense, profondément humaniste et fraternelle. Reportage vidéo exclusif CLASSIQUENEWS.COM (réalisé en novembre 2013).

VOIR notre reportage vidéo complet

CD. LIRE **notre critique du coffret CHOPIN : Concertos pour piano, par Elizabeth Sombart (mai 2014)**.
CD, compte rendu critique. Chopin : Concertos n°1 et 2. Elizabeth Sombart, piano (1 cd, 1 dvd – Fondation Résonnance, Londres, mai 2014). A Londres dans les studios Abbey Road, la pianiste **Elizabeth Sombart** (sur un Grand Fazioli, 278) délivre un témoignage bouleversant dans deux œuvres emblématiques de son compositeur fétiche, **Frédéric Chopin**. Même si le Concerto pour piano n°1 est plus connu, notre préférence va au Second, pourtant composé avant le premier (1830). C'est que le jeu et le style intérieur, à la fois profond, impliqué mais d'une sobriété essentielle, en particulier dans le mouvement central (*Larghetto*) s'affirme par un sens de la respiration, de l'écoute intérieure que sa complicité avec l'orchestre et le chef porte jusqu'à incandescence et dans une subtilité irrésistible. Même la valse et la mazurka du dernier mouvement sont énoncées et ciselées avec cette caresse détaillée, ce détachement infiniment allusif qui éblouissent littéralement.

Livres, compte rendu

critique. Dominique Jameux (1939-2015). Chopin ou la fureur de soi. Editions Buchet-Chastel (2014)



Livres, compte rendu critique. Dominique Jameux (1939-2015). Chopin ou la fureur de soi. Editions Buchet-Chastel (2014). Encore un livre sur l'auteur des Préludes et des Etudes… Mais pas vraiment biographie, ni analyse technicienne : un parcours original, très informé, paradoxal et di stancié. La disparition récente de son auteur – qui fut aussi « homme de radio », spécialiste par l'écrit et la parole de tant de « Musiques en Jeu »- donne à cette lecture fort recommandée un « mélancolique supplément d'âme ». **Je n'y suis pas**. En des ouvrages de science- la musicologie en est une, on le sait, parfois aérienne, parfois privée d'envol quand « ses ailes de géant…. »- et même à l'intérieur de ceux-ci, gît, ou se montre, ou se dissimule un regardant. La règle déontologique est de n'y pas dire : « je »… Hors tels édits, guère de tolérance ou de salut ? De toute façon, ne pas oublier que sévissent aussi, rétrospectivement, des « biographies » où ramassage de ragots, compilation des traditions et bouquets d'anecdotes ne mènent le récit de vie qu'à sa perdition qui aujourd'hui se nomme Gala ou Closer…

« **La musique était son monde** ». On écrit cela en tête d'un article sérieux sur le dernier livre de Dominique Jameux, Chopin ou la fureur de soi, persuadé que l'auteur ne nous en

voudrait pas d'un ton souriant et familier : l'« homme de radio » fut aussi le fondateur de Musique en Jeu, cette revue unique des années 70 qui dura bien moins qu'Art-Press mais ouvrit tant de citoyens de bonne volonté aux arcanes et labyrinthes du sonore… Le signataire de ces lignes hélas « posthumes » a appris au seuil de l'automne la disparition – commencement d'un brûlant été –de Dominique Jameux. Croyant que « Chopin » avait déjà été chroniqué ici même, il s'était contenté de lire pour son propre plaisir cette œuvre ultime.Le voici devant la tâche intimidante d'écrire sur celui dont le bel et pudique avis nécrologique disait : « La musique était son monde, qu'il a peut-être rejoint. »

Sept pianistes capitaux

La distanciation élégante qu'eût admise Dominique Jameux ne doit pas empêcher, en recommandant une lecture-méditation, de souligner qu'il s'agit d'un maître-livre –comme on disait au temps de nos humanités -, où l'on (ré)apprend beaucoup, et qui surtout suscite désir de réflexions, d'approfondissements, de remises en débat des opinions trop ressassées. D.Jameux était fervent spécialiste des Trois Viennois, auteur d'une Ecole de Vienne, d'un Berg, d'un Boulez qui ont, comme on dit, fait, et feront longtemps autorité. Mais il était – avant tout, et plus secrètement – chopinien – non, chopénien, ainsi qu'il prend soin de rectifier l'adjectif-, dans le cadre d'un retour sur quelque « scène initiale » qu'il évoque au détour d'un chapitre sur les « sept pianistes » selon lui capitaux dans l'interprétation du musicien polonais. « Un professeur généreux, consciencieux, drôle et attachant, Jean Dennery (1899-1971) m'a révélé le piano et Chopin » (et ajoute D.J.humoriste « je ne lui ai pas fait vraiment honneur, mais il représente beaucoup pour moi. »). Scène initiale, donc, et amour jamais consumé pour la vie et l'œuvre de Frédéric, se relaient discrètement dans le livre pour suggérer que malgré la soumission de Chopin à l'ordre-espace du seul clavier, l'auteur de partitions sans titres à panache (ah ! Liszt,

Schumann, Berlioz…) ouvrit les portes d'une « musique de l'avenir », depuis Debussy jusqu'à nos jours.

Classiques favoris

Certes D.Jameux n'a pas l'outrecuidance de livrer l'Ouvrage qui manquerait à la connaissance de Chopin et d'une certaine façon remplacerait sinon annulerait tous les précédents. Tout au long du parcours, (et en bibliographie terminale) il cite une myriade de contributions, dont certaines encore maintenant accessibles en librairie française : des « classiques » du sujet (avec mention un rien perfide : « ceux qui ont attaché leur nom au compositeur polonais (de Pourtalès, Gavoty, Coeuroy), et d'autres qui se sont signalés à l'attention des amateurs de Chopin »). Il rend hommage aux travaux patients, vraiment scientifiques et honnêtement parcellaires du musicologue suisse J.J.Eigendilger, tout comme à ceux, plus discrets, de Marie-Paule Rambeau. Si Camille Bourniquel (qui écrivit un Chopin dans la collection même du Seuil à laquelle le jeune D.Jameux donna son Richard Strauss) est omis, les compositeurs – tel André Boucourechliev – ne sont pas oubliés, car eux aussi savent parler de leur vie en compagnie de Chopin, au même titre que naguère un écrivain comme André Gide au plein regard d'intuition.

La fureur de soi

De tout cela, l'auteur tire substance. Mais surtout « l'homme des Lumières » qu'il était sait qu'un voyage en compagnie de Chopin ne peut s'accomplir hors de l'insertion dans « la Grande Histoire » (de type braudélien), en tout cas débarrassée des simplismes de l'Histoire-Batailles, tout comme dans une Analyse Structurale pure et dure. D'où un excellent récit de cette Monarchie de Juillet(1830-1848) sous laquelle Chopin a vécu son temps parisien-français, et qui occupe une large partie du « Préambule ». C'est en miroir de ce temps d'exil (pas si désespéré) que D.Jameux fait se construire

Frédéric , quelque part entre un « A nous deux maintenant » (Rastignac montré par Balzac à Montmartre…) et la submersion par une « fureur de soi » – insérée dans le titre du livre – , à l'intersection du drame personnel et de l'indignation patriotique mêlée » de mauvaise conscience. D.Jameux – qui fit des études de sociologie, à côté de sa solide formation musicale – développe sur « la loge de concert »(encore Balzac), la prostitution parisienne, la « pianopolis » de la capitale, et varie fort plaisamment autour des « budgets » vestimentaires ou mobiliers de Chopin, à sa façon dandy (les gants !) et heureux de se montrer ainsi. Cela vaut au lecteur-XXIe d'amusants et instructifs parallèles sur « les bobos de la vie parisienne au Square d'Orléans », ou un tableau de Chopin entre Journal des Débats et Charivari (« comme aujourd'hui entre Figaro et Canard Enchaîné »)…

Le je en Il

Ainsi apparaît la mutation du « je » en « il », sous l'ombrelle psychanalytique du Dr Freud (D.Jameux ne négligeait nullement les grilles de lecture offertes par Sigmund…). Et bien sûr, on demeure en recherche sur « l'Eros chopénien », quitte à révoquer en doute les « certitudes » sur le fameux « Je doute que ce soit une femme »,proféré par Frédéric voyant pour la première fois George. L'auteur, en miroir de Balzac, Flaubert ou Fromentin (l'échec amoureux, l'indécision sexuée), énumère et décrit « les sept femmes » qui ont accompagné Frédéric : la mère, la sœur, celle de l'émoi premier, (Constance, aux origines de la Fureur de soi ?), la fiancée (Marie), la maîtresse (Delphine), la groupie (Jane), et (surtout ?) la compagne (Aurore Dupin, (ci) Dudevant Baronne, George Sand… On ne trouvera pas ici une « vérité » mais des indications sur les composantes homosexuelles de Frédéric, très « d'époque romantique », (avec son cher ami Titus, et le moins connu Astolphe de Custine). Les titres de la vie « in progress » sont amusants et significatifs : Comment Frédéric devint Chopin, Le Ventre de ma mère, Elles, elles, ELLE,

L'Isle Funeste (anti-Joyeuse donc, et donc majorquienne), le Quatuor des dissonances (jeux de chaises pas forcément musicales entre Frédéric, George et ses « enfants » Solange bientôt devenue jeune femme, et Maurice.

Carliste et révolutionnaire

Sans oublier un sujet-tabou, l'antisémitisme, ici non idéologique mais tout de même insistant si lui aussi « d'époque »….Ni la «lecture politique » de l'exilé à Paris , et de citer une lettre de 1833 : « J'aime les Carlistes, je déteste les Philippards ; je suis moi-même révolutionnaire », que souligne le biographe évoquant « l'habituel halo de fantasmagorie propre aux musiciens quand ils parlent politique », et décryptant ici cette triade chopénienne en plein confusionnisme sur les autres et lui-même…

Horizons chimériques

Il y a constamment un regard subjectif de l'auteur, même dans quelques familiarités du « comme on parle » au 3e degré qui peuvent amuser ou irriter (« le pote de Chopin, quel coup de poing en pleine gueule !, brut de décoffrage, c'est la dèche, bienvenue au club, s'installer au piano pour zyeuter le public… »). Les références à la culture humaniste –surtout XXe – sont clins d'œil d'une nature plus intéressante : « la lutte des classes en France »(pour citer et un rien corriger Marx) ; un « glissement progressif du plaisir » ; les « horizons chimériques » (fauréens) pour le Nocturne op.62/1 ; « tout menace de ruine un jeune homme, il est dur à apprendre sa partie dans le monde », cité de Nizan, puis adapté de la célèbre 1ère phrase d'Aden Arabie « j'avais vingt ans et je ne laisserai personne dire que c'est le plus bel âge de la vie »… ; l'axe Viennois, qui a été l'objet primordial des recherches et réflexions de D.Jameux : Freud, donc, Karl Krauss,Alban Berg (et la chère Lulu)…

Limer sa cervelle à celle d'autrui

Et plus en amont : « le Sturm und Drang », qu'on traduira façon Visconti par « violence et passion » ; « l'humeur dépressive de Chopin à Vienne II, dans le médiocre accueil que lui font cette fois les inconstants Viennois », (comme Paris II pour Mozart en 1778 !). Montaigne est appelé en caution : « il faut frotter (et limer, ajouterons-nous, c'est encore plus joli !) sa cervelle à celle d'autrui ». Et on se souvient que l'auteur des Essais vantait une écriture « par sauts et par gambades », ce qui semblerait assez bien définir la « méthode » de notre biographe, si on ne s'apercevait ensuite que la rigueur de la progression, artistement dissimulée, est réelle.

Les œuvres,l'œuvre

Au titre des jugements subjectifs, quelques partitions célèbres que l'auteur n'aime pas, ainsi la Polonaise op.40/1, dite Militaire (« sa hâblerie insupportable, méchant morceau rédimé par l'usage qu'en fit Wajda dans Cendres et Diamant »). Et des lazzi en direction de Berlioz, que « tout hérissait chez Chopin : comme l'auteur de ces lignes partage sa détestation, il ne peut que regretter hypocritement la surdité de Chopin aux merveilles berlioziennes. »…Mais bien sûr, on s'attardera davantage aux « analyses » des partitions chopéniennes que D.Jameux chérit particulièrement, et sur lesquelles il porte un regard que sa propre écriture sait enrichir de précision et de sensibilité : Ballades,(« la 1ère, le chef-d'œuvre de rupture »), Scherzi, les deux Sonates, les Etudes (« l'op.10,douze poèmes »),des Nocturnes, les Préludes(« Ce n'est pas une oeuvre c'est L'œuvre »), Barcarolle.

Un Journal Intime ?

Et les adultes avertis… en musique trouveront dans les investigations sur la Tonalité matière à mieux saisir le parcours de Chopin. On pourra être intrigué par l'apparition

inattendue et dispersée de passages en italique, dont le 1er (à propos de la Fantaisie-Impromptu) évoque l'enfant-Jameux « sous l'Erard fatigué, aujourd'hui encore au centre de ma chambre, j' écoute cette pièce que joue ma mère, une fois entre mille ». Cette « écoute amniotique » (qui rejoint celle du petit Frédéric en dessous du clavicorde joué par sa mère Justynia, et dont plus tard la Berceuse transfigurera l'expérience-souvenir), prélude aux autres pages d'un Carnet-Journal Intime de notes à développer, dont le biographe dit (un peu « jésuite » ?) qu'ils sont « avant tout destinés à l'auteur »…

Trois portraits et la vérité

Bien plus tard, il y aura « trois portraits » essentiels : le fiévreux et génial Delacroix, l'élégant Ary Scheffer qui veut cacher l'intériorité, le terrible daguerréotype de L.A. Bisson, tragédie de solitude comme eût pu la signer Nadar. Et vont rester la maladie (« vieille servante de »), la mort. Ceux qui ont été proches de Dominique Jameux ne peuvent s'empêcher de penser que certaines pages du livre-biographie sont sans doute aussi miroir, certes totalement discret, mais hautement probable du chemin par lequel il aura fallu passer… La relation du « mal dont il faut taire le nom » (au XIXe donc, la phtisie, et maintenant le cancer), le récit d'un dernier voyage de Chopin dans « l'Isle Humide » (Angleterre), le retour à Paris et l'installation à Chaillot (« dès que je vais un peu mieux, cela me suffit »), « une propédeutique à l'agonie (une contemplation des espaces progressivement resserrés de la vie, avant d'en voir la forclusion progressive et impitoyable) », les « médecins qui ne savent que recommander le repos, le repos je l'aurai un jour – sans eux », l'humour en arme défensive ultime.

Et enfin, « l'espace qui se referme, 17 septembre 1849 ». Le cœur se serre, dans cette lecture à double sens. Alors on « rejaillit en lumière », comme en Barcarolle, mais « le

rythme balancé ne sera pas celui du Nautonier qui va vers l'Ile des Morts ». Un chapitre d'Epilogue rassemble bien la démarche vers « cette musique si neuve, si déroutante, si prophétique… dans son paysage tonal, son éternisation par le trille, son obsession de l'espace, cause et conséquence de l'affirmation absolue du sujet…, un espace imaginaire qui semble se confondre avec le ciel. » Allons, lecteur, bonne traversée !

Livres, compte rendu critique. Dominique Jameux (1939-2015). Chopin ou la fureur de soi. Editions Buchet-Chastel, 2014.

CD, compte rendu critique. Chopin : Concertos n°1 et 2. Elizabeth Sombart, piano (1 cd, 1 dvd – Fondation Résonnance, Londres, mai 2014)

CD, compte rendu critique. Chopin : Concertos n°1 et 2. Elizabeth Sombart, piano (1 cd, 1 dvd – Fondation Résonnance, Londres, mai 2014). A Londres dans les studios Abbey Road, la pianiste **Elizabeth Sombart** (sur un Grand Fazioli, 278) délivre un témoignage bouleversant dans deux œuvres emblématiques de son compositeur fétiche, **Frédéric Chopin**. Même si le Concerto pour piano n°1 est plus connu, notre préférence va au Second, pourtant composé avant le premier (1830). C'est que le jeu et le style intérieur, à la fois profond, impliqué mais d'une sobriété essentielle, en

particulier dans le mouvement central (*Larghetto*) s'affirme par un sens de la respiration, de l'écoute intérieure que sa complicité avec l'orchestre et le chef porte jusqu'à incandescence et dans une subtilité irrésistible. Même la valse et la mazurka du dernier mouvement sont énoncées et ciselées avec cette caresse détaillée, ce détachement infiniment allusif qui éblouissent littéralement.

Composé à l'été 1830, le Concerto pour piano n°1 avec sa grandiose introduction préliminaire où se joue toute la tragédie intime du compositeur mais entonné avec un feu d'une élégance supérieure, s'affirme ici grâce à la direction toute en finesse du chef, et l'éloquence coulante, organique des instrumentistes du RPO Royal Philharmonic Orchestra, le collectif londonien fondé par Sir Thomas Beecham au lendemain de la guerre, en 1946. Chantant, amoureusement, le piano d'Elizabeth Sombart s'accorde idéalement à l'accord précédent des bois, caressant, d'une retenue toujours très nuancée, le jeu de la pianiste exprime au plus juste la blessure, le chant de grâce d'une âme atteinte qui porté par l'élan de l'exil, quitte sa terre natale pour n'y plus venir, une traversée sans retour ; la *Romance* qui est son épicentre et le second mouvement se déploie comme une caresse (Larghetto), ample réminiscence d'une rêverie évidemment amoureuse, mais comme le précise le compositeur, crépusculaire, nocturne, lunaire. De fait, Elizabeth Sombart l'inscrit naturellement dans sa connaissance des *Nocturnes* (futurs) mais dans l'esprit d'un songe pour l'aimée (toujours sa tendre Constance Gladowska qui fut au Conservatoire de Varsovie, une jeune cantatrice secrètement et ardemment désirée, comme l'être inaccessible de Berlioz) ; mais la pudeur extrême de Chopin lui interdit tout épanchement appuyé : voilà pourquoi le toucher d'Elizabeth Sombart se fait d'une douceur secrète et mystérieuse qui semble éclairer chaque détail de ce paysage intérieur, sur un tempo suspendu comme un rêve qui ne voudrait jamais se conclure.



Le Concerto n°2 écrit et conçu avant le n°1, fait valoir un dramatisme plus âpre, premier, primitif et direct dans son surgissement épique, mais d'une activité continue que les interprètes chef et soliste principalement doivent canaliser en préservant l'architecture et tout autant l'expression naturelle et vive du rubato de l'instrument soliste. Dès le premier mouvement *Maestoso*, chant d'une indicible blessure tragique, le jeu de la pianiste française écoute toute la liberté du rêve intérieur au-delà de la carrure imposante de l'orchestre ; même chant singulièrement chantant et d'une tendresse pudique éperdue dans le mouvement qui suit, le plus suspendu entre tous : *Larghetto* où la cantilène amoureuse secrètement dédiée à l'aimée d'alors à Varsovie où fut créé le Concerto (le 17 mars 1830) : toujours l'inévitable Constance Gladowska (comme Mozart, le prénom de l'être chéri entre tous). Elizabeth Sombart exprime au plus juste et sans affèterie ni surjeu artificiel, le chant ému naturel d'un cœur à l'autre. Voilà certainement, la confession la plus intime d'un Chopin qui d'une élégance nerveuse et toujours d'une grâce infinie, affirme un tempérament d'une absolue certitude y compris dans le témoignage personnel, celui d'une extase intime. Cette ligne claire et incisive, d'une finesse Bellinienne, d'un bel canto caressant, marqueront fortement et Liszt et Schumann : l'accord entre pudeur et murmure éveillé entre piano et orchestre est ici à son sommet. Inspirée par une tendresse permanente, le sens d'une continuité organique d'un mouvement l'autre, d'un Concerto à l'autre, au point d'en réaliser un volet entier parfaitement cohérent, Elizabeth Sombart fait surgir l'essence caressante, *mozartienne*, du chant chopinien. Le chef, tout en délicatesse et ardeur suit la pianiste jusque dans le moindre accent de chaque mesure : un travail d'un fini

prodigieux. CLIC de classiquenews de décembre 2015

CD, compte rendu critique. The Art of Chopin. Concertos pour piano n°1 et 2 (1830) de Frédéric Chopin. Elizabeth Sombart. RPO Royal Philharmonic Orchestra. Pierre Vallet, direction. 1h17mn. Enregistrement réalisé à Londres, Studio Abbey Road, mai 2014. 1 cd. Le dvd complémentaire récapitule les conditions, la préparation, les enjeux esthétiques de l'enregistrement de 2014.

Elizabeth Sombart : Gala de la Fondation Résonnance



Berne (Suisse). Concert Résonnance, Elizabeth Sombart. Mardi 8 décembre 2015. Concert événement donné par la pianiste **Elizabeth Sombart** et les élèves et directeurs des filiales Roumanie, Espagne… de **la Fondation Résonnance** (étudiants pianistes des filiales Résonnance et étudiants piano / chant du CIEPR : Centre International d'Etude de la Pédagogie Résonnance). Fondatrice de la Fondation Résonnance, la pianiste Elizabeth Sombart a à cœur de diffuser et transmettre ce qu'elle a appris auprès du chef Sergiu Celibidache (principes phénoménologiques de la musique)… Un souci particulier sur le sens profond des partitions, une philosophie particulière fondée sur l'écoute et la cohérence

interne inspirent aujourd'hui une approche particulièrement des oeuvres. La démonstration en sera faite lors de ce concert de gala où les pédagogues de la Fondation Résonnance présentent le travail de leurs élèves. Place aux accords romantiques. **Au programme** : Schumann, Liszt, Rachmaninov, Fauré (Nocturne), sans omettre, le Concerto pour piano n°2 en fa mineur de Frédéric Chopin (sujet d'un récent album paru sous étiquette Résonance : Elizabeth Sombart joue les 2 Concertos pour piano de Frédéric Chopin avec le Royal Philharmonic Orchestra. Pierre Vallet, direction), que la pianiste aborde à Berne dans sa version chambriste, avec les musiciens du Quatuor Résonnace.



Elizabeth Sombart avec les membres du Quatuor Résonnances, heureux interprètes des Concertos pour piano de Frédéric

Chopin (DR)

Concert de Gala de la Fondation Résonnance
Berne (Suisse), Yehudi Menuhin Forum
Mardi 8 décembre 2015, 19h30

Informations
Réservations

Programme

Schumann, Liszt, Rachmaninov, Chopin par
Izabela Voropciuc,
(jeune élève roumaine des masterclass du CIEPR);
Nino Kupreishvili,
(étudiante géorgienne des masterclass du CIEPR);
Lavinia Dragos,
(Directrice de la filiale Roumaine).

Fauré : Nocturne
Jean-Claude Dénervaud,
(Directeur du CIEPR)
Berne (Suisse). Concert Résonnance, Elizabeth Sombart. Mardi 8 décembre 2015. Concert événement donné par la pianiste Elizabeth Sombart et les élèves et directeurs des filiales Roumanie, Espagne… de la Fondation Résonnance
Isaac Albeniz : El Albacin
Pilar Guarne,
(Directrice de Résonnance Espagne)

Rameau, Mozart
Fumi Kitamura, soprano, étudiante des Masterclass de Vincent Aguettant.

Chopin : Concerto pour piano n°2
(version piano et quatuor à cordes)
Elizabeth Sombart, piano
avec le Quatuor Résonnance.

Toutes les infos et les modalités de réservation sur **le site de la Fondation Résonnance**

Réservation :
Tel : +41 (0)21 802 64 46
Mail : reservation@resonnance.org



Fondation Résonnance

Reconnue de pure utilité publique – Elizabeth Sombart, Présidente

Avenue de Plan 9A – 1110 Morges – Tél. +41.21.802.64.46 – fax +41.21.802.64.47 ccp 17-652192-9 – UBS Morges, cpte 243-G2220993.0 e-mail : info@resonnance.org – site internet : www.resonnance.org

VOIR notre reportage Elizabeth Sombart joue auprès des patients en souffrance…



La musique à l'hôpital. La pianiste **Elizabeth Sombart** se dédie totalement à la diffusion de la musique classique hors des salles de concerts. En témoigne son récital offert aux résidents de la Maison Saint-Jean de Malte (Paris 19ème ardt). Le programme est choisi par les résidents ; le partage, la rencontre sont au coeur d'une expérience intense, profondément humaniste et fraternelle. Reportage vidéo exclusif CLASSIQUENEWS.COM (réalisé en novembre 2013). **VOIR notre reportage vidéo complet**

Elizabeth Sombart joue les 2 Concertos pour piano de Chopin



Paris, salle Cortot. Récital Chopin. Elizabeth Sombart, le 15 novembre 2015, 17h30. Pianiste engagée, soucieuse de transmettre et de rendre accessible au plus grand nombre, la musique classique, **Elizabeth Sombart** aborde à Paris, un compositeur qu'elle sert avec passion et profondeur, Frédéric Chopin. Etre légendaire, d'une tendresse mozartienne qui ouvrit des perspectives inédites, crépusculaires et intimes, alors à l'époque où Liszt enflammait par son brio virtuose voire pétaradant, les audiences européennes, Chopin a néanmoins traité la forme concertante d'une virtuosité cependant introspective et même passionnée. En témoignent ses deux Concertos de jeunesse, composés en Pologne avant sa départ pour Vienne et la France. D'une subtilité allusive dont elle a le secret, la pianiste Elizabeth Sombart, créatrice de la Fondation Résonance depuis 1998, ne cesse de s'impliquer dans l'explicitation généreuse et limpide du pianisme chopinien. Concentré et inspiré, son jeu témoigne d'une quête permanente, exigente et sincère, que stimule une sensibilité étonnante aux champs intérieurs. Son Chopin toujours fraternel et hypnotique ne laisse pas de nous captiver. **Le 15 novembre, l'interprète s'intéresse à nous offrir sa propre version des deux Concertos pour piano de Chopin**, avec la complicité de musiciens qui

partagent avec elle, cet amour du jeu et du don collectif. Concert à Paris, Salle Cortot, incontournable. La version défendue est d’autant plus marquante que jouée dans une transcription pour piano et quatuor à cordes, il s’agit d’en souligner les nuances intimes, la trame délicatement concertante, expressivement plus intense et caractérisée en format « réduit ».



Le Concerto pour piano n°1 est dédié au prodige Kalkbrenner qui le créée à Varsovie le 11 octobre 1830. Chopin y signe sa dernière offrande encore juvénile mais très inspirée (comme le souligne Ravel contre les détracteurs qui le tiennent pour une

maladresse, fruit de l'inexpérience…), avant son départ pour Vienne puis Paris, où ne rejoignant jamais Londres comme il en avait fait le projet, il meurt précocément en 1849 (à l'âge de 30 ans). **Plan : Allegro maestoso, Romance (larghetto), Rondo vivace**. La Romance centrale est celle qui dévoile déjà le mieux ce qu'est le caractère intime et profond de Chopin : elle annonce ses futurs *Nocturnes,* inscrits voire ensevelis dans plis et replis d'une vie intérieure secrète mais riche et active.



Le Concert pour piano n°2 est créé à Varsovie lui aussi mais avant le n°1, c'est à dire le 17 mars 1830 à Varsovie, en hommage à la Comtesse Potocka. Il est plus contrasté voire impétueux que le Concerto n°1. **Plan : Maestoso. Larghetto puis Allegro vivace.** Le larghetto est en fait une longue cantilène à l'italienne : allusivement dédiée à une femme aimée, Konstanze Gladowska, la pièce suit les méandres d'une douce déclaration amoureuse à peine masquée dont Chopin aime cultiver la ligne suspendue, étirée. Son impact se ressent jusqu'à Schumann et Liszt qui s'en souviendront dans leurs Concertos respectifs (en mi bémol majeur pour le second). Loin d'être ses esquisses maladroites voire inabouties, qu'on a bien voulu écrire et répandre, les deux Concertos polonais de Chopin expriment au plus près, l'âme ardente, éprise du Mozart romantique, né pour faire chanter le piano et exprimer l'indicible de l'âme.
Elizabeth Sombart en révèle à Paris, la tendresse éperdue, juvénile, ardente, dans une version chambriste pour piano et instruments à cordes. D'autant plus passionnante qu'elle est rarement jouée et pourtant mieux révélatrice du tissu émotionnel sous jacent à chaque mouvement.

Concertos de Chopin (version pour quatuor)
Concerto n°1 en mi mineur, op. 11
Concerto n°2 en fa mineur, op. 21



Elizabeth Sombart, piano
et le Quatuor Résonance
Fabienne Stadelman, alto
Lucie Bessière, violon
Nathanaëlle Marie, violon
Christophe Beau, violoncelliste

En concert à la Salle Cortot
Le 15 novembre 2015 à 17h30
78, rue Cardinet – 75017 Paris
Tarifs: de 16 à 25 euros
Location: 01 43 37 60 71

Informations
Réservations

Scherzos de Chopin

france musique



Radio.Scherzos de Chopin. France Musique, dimanche 4 octobre 2015, 14h. La tribune des critiques de disques. Composées entre 1831 et 1842, les Quatre Scherzos de Frédéric Chopin expriment par leurs volutes enfiévrées la quête toujours insatisfaite d'une âme possédée, révélant sous le masque doucereux et rêveur du Chopin crépusculaire, ses aspirations et son tempérament plus éruptifs. Comme il le fait de la matière traditionnelle des Nocturnes, Polonaises ou Etudes, Chopin sublime la forme classique du Scherzo vers une fantaisie débridée d'un caractère souvent exacerbé, non dénué d'extrêmes nuances. L'élan de la danse, atteint une transe personnelle habile en audaces harmoniques et passages vertigineux : le Scherzo chopinien dévoile les brûlures et les facettes fantastiques / diaboliques, inquiétantes et étranges du créateur démiurge (premier épisode du Scherzo n°1, composé selon la légende pendant une nuit d'angoisse dans la cathédrale Saint-Etienne de Vienne, dès 1830). Le Scherzo n°2 dédié à la Comtesse Adèle de Furstenstein, est composé à Paris en 1837.Chopin y excelle dans la balancement fascinant, exigeant de l'interprète des prouesses de technicité habitée, foudroyantes et jamais creuses : les triolets du début devant être joués pianissimi : véritable énoncé du mystère auquel répondent par quatre fois, de majestueux accords. Jamais Chopin ne s'est montré plus proche de Liszt que dans ses Scherzos qui ont l'intimité d'une pensée recueillie et pudique, l'emportement fulgurante d'un génie du piano orchestral. Composé entre Paris et Majorque (1838-1839), pendant le périple du couple éphémère Sand/Chopin, le Scherzo n°3 en do dièse mineur opus 39 est notre préféré : il y distille une pensée musicale entre éclairs et syncope, traversé par ce ruissellement central qui réconcilie comme Schumann, vitesse, mouvement et nostalgie.

Le Scherzo n°4 en mi majeur opus 54, composé à Nohant et Paris entre 1841 et 1842, est dédié aux soeurs Caraman, deux élèves de Chopin. Plus proche du songe maîtrisé et enfin rasséréné, le dernier Scherzo est d'une forme libre qui confine à l'improvisation, expression pudique et directe d'une âme attendrie, et finalement baignée par une douce mélancolie.

CD. Compte rendu critique. Chopin : 24 Préludes. Maxence Pilchen, piano (1 cd Paraty).



CD. Compte rendu critique. Chopin : 24 Préludes. Maxence Pilchen, piano (1 cd Paraty). Voici une nouvelle lecture des 24 Préludes de Chopin qui va compter. Allusif et pudique, le pianiste franco-belge **Maxence Pilchen** inscrit la matière musicale dans l'intime, révélant de nouvelles perspectives émotionnelles dans le jaillissement contrasté des séquences enchaînées. Versatile, volubile mais puissamment intimiste, le jeu ouvre tous les champs de la conscience et de la mémoire en retissant les liens profonds et les images souterraines qui font des 24 Préludes, ce fond miroitant des sentiments les plus secrets. En plongeant dans les eaux de la psyché, le pianiste franco belge rétablit la part prodigieusement humaine du cycle. Magistral. Le disque de Maxence Pilchen renouvelle notre enthousiasme suscité par le

disque dédié au Chopin historique (sur claviers Pleyel) réalisé par Knut Jacques, enregistrement également publié aussi par Paraty.



Une vision d'ensemble s'impose d'abord. Traversons le cycle de Prélude en Prélude. L'Agitato initial est un lever de rideau idéalement énoncé comme un rêve ou un songe qui vient de naître (1) : la douceur suggestive du toucher s'y montre irrésistible. Même réalisation parfaite pour le lento (2) en forme de marche nocturne aux résonances à la fois lunaires et lugubres d'une profondeur hypnotique grâce à un jeu d'une tendresse articulée enivrante (quel sens de l'indicible et des respirations) ; puis c'est un génial contraste avec le Vivace qui suit, abordé comme le vol d'une libellule ou du papillon le plus léger, sachant faire valoir au soleil ses couleurs scintillantes (3) ; l'énoncé du 4 – Largo, qui est l'une des mélodies les plus célèbres et mémorables du cycle, sombre dans l'épanchement le plus investi comme une confession douloureuse et intime : là encore l'interprète sait éviter tout pathos trop démonstratif. A l'inverse, – emblème de la lecture du cycle entier-, le jeu s'enracine dans le terreau d'une psyché tenue secrète comme préservée.

Puis, le 5 (Allegro molto) est tout désir, à son amorce, vivifiant qu'atténue dans la continuité, le 6 (Lento assai), expression d'une réserve où s'épanouit l'intime en une pudeur souveraine, bouleversante.
Le 7 (Andantino) résonne comme une réitération du Grand Maulnes, produisant la résurgence d'une valse enfouie, pure, soudainement révélée, affleurante : là encore le geste toute en pudeur et suggestivité nuancée de Maxence Pilchen saisit par sa justesse poétique.
Le 8 (Molto agitato) montre outre la sensibilité aux climats et aux atmosphères ténues, picturales, l'aisance digitale emperlée du pianiste : fluidité aérienne au service d'une

sensibilité millimétrée et naturelle.
Le 9 (Largo), plus démonstratif, est porté par une certitude qui contraste avec toute la pudeur qui précède.

Emperlé, allusif, le jeu de Maxence Pilchen régénère l'approche des 24 Préludes de Chopin

Chopin réinventé : Préludes magiciens…

Le 10 (Allegro Molto) se fait jaillissement liquide. Le 11 (Vivace) ivresse accordée au tempérament rêveur du début. Le 12 (Presto) sonne telle une mécanique échevelée sur un tempo trépidant. Le 13 (Lento) a la noblesse intime d'un solo de danseuse riche en arabesques diaphanes et elle aussi, envoûtantes.
Le 14 (Allegro) plonge plus grave dans une activité souterraine … pour mieux préparer au rêve d'enfance du 15 (Sostenuto), véritable immersion rétrospective et le plus long des Préludes – plus de 4 mn. La lecture plonge dans ce climat d'innocence des premières années de tout âme terrestre : saluons l'intonation et la précision stylistique parfaites du pianiste qui inscrit davantage le cycle dans l'intimité et la puissante d'une psyché de longue mémoire avec ici le souffle d'une tragédie intime prégnante et tenace. Cette richesse et cette épaisseur émotionnelle accrédite la lecture dans son ensemble.

Par effet de contraste, dont dépend la vitalité rythmique du cycle, le 16 (Presto con fuoco), affirme une ivresse échevelée où le sens de la syncope et du rebond magistralement maîtrisé, enchante et captive. Le 17 (Allegretto) saisit par sa fraîcheur absolue servie par un toucher de rêve soyeux et allusif.

Après la fulgurance du 18 (Allegro molto), tout syncopes et feu, les 6 derniers Préludes , à part le 22 (Molto agitato de

moins d'une minute), présentent une même duré moyenne d'1mn20, offrant une ultime succession équilibrée dans ses développements.

Ainsi le 19 (Vivace) est délié, bavard comme la libération du secret primordial. Le
20 (Largo) a l'ampleur d'une formidable arche, -ouverture et fenêtre vers un recommencement qui s'appuie sur la conscience pleine et assumée d'une gravité intime assumée. Le 21(Cantabile) devient enchantement : le rubato poétique et dansant suscitant un chant enivré, se distingue nettement. Le 22 (Molto agitato) exprime première et animale, l'énergie agitato de forces telluriques jusque là insoupçonnées. Enfin le 23 – Moderato-, à l'inverse est un rêve liquide d'une douceur infinie qui de l'ombre retourne à l'ombre. La pudeur poétique dont est capable Maxence Pilchen, chopinien idéal, s'affirme ici dans toute sa justesse, ses nuances pudiques, ses résonances secrètes et intimes.

Dans l'ultime séquence, le 24 (Allegro appassionato), le jeu est porteur d'une tragédie intime jamais résolue. Chopin exprime dans son dernier Prélude, une énergie sombre, – véritable houle inquiète, et psychiquement instable, associée à la volonté inextinguible et viscérale de renaître.

La richesse émotionnelle, le jeu qui nous parle de l'intime et fait surgir souvent en éclats scintillants idéalement mesurés, l'activité de la psyché affirment l'impressionnante maturité de l'interprète. Sa sensibilité féconde qui s'inscrit sans pathos dans l'intime et la pudeur, force l'admiration. Outre la formidable digitalité du pianiste, c'est sa profondeur et son absolue subtilité qui touchent immédiatement. Voici un immense tempérament à suivre de près. Le disque décroche

naturellement le CLIC de classiquenews de juin 2015. Voilà qui confirme l'activité du label Paraty tel un formidable tremplin de tempéraments actuels du clavier (clavecin, pianoforte, piano) : **Natalia Valentin,** virtuose au pianoforte (Bagatelles de Beethoven, 2009), **Ivan Ilic** (Debussy et **Godowski)**, le déjà cité **Knut Jacques (autre chopinien audacieux révélateur des sonorités originelles sur claviers historiques: Pianos Pleyel et pianino ; Ballades, Sonate n°2, Nocturne…)** : et plus récemment simultanément au Chopin de Maxence Pilchen, les superbes **Sonates de Württemberg de CPE Bach au clavecin par Bruno Procopio** (CLIC de classiquenews de février 2015)… Autant de titres, révélant interprètes et répertoires choisis, à connaître d'urgence.

CD. Compte rendu critique. Chopin : 24 Préludes. Maxence Pilchen, piano. 1 cd **Paraty** 115131. Parution : le 16 juin 2015. Durée : 34 mn. Enregistré en juin 2014.
Visiter le site du label indépendant **PARATY**

MAXENCE PILCHEN en CONCERT
Le 30 juin 2015, Paris, salle Gaveau, 20h30
Programme : « De Majorque à Nohant ». Les 24 Préludes de Chopin.
Ballade opus 52, Scherzo opus 54, Polonaise opus 53.

Maxence Pilchen, piano.

Portrait de Vladimir Horowitz



Arte. Portrait : Vladimir Horowitz, dimanche 14 décembre 2014, 16h50. Un portrait fascinant couronné par deux Emmys, du pianiste ukrainien légendaire Vladimir Horowitz. En 1985, Peter Gelb l'actuel patron du MET alors directeur de CAMI Video et producteur, réussit à convaincre Vladimir Horowitz d'ouvrir la porte de son appartement de New York et de se laisser filmer par les frères Hayes. Ainsi se réalise une occasion unique pour un voyage émouvant et divertissant dans l'univers musical et intime du virtuose. Dans son anglais à jamais « russisant », avec un goût inné pour la mise en scène, un indéniable talent d'acteur, un humour facétieux et allusif d'une élégance perdue, Horowitz explique et célèbre en paroles et au piano tour-à-tour le recueillement d'un choral de Bach, la noblesse d'un prélude de Rachmaninov, l'héroïsme d'une Polonaise de Chopin. Sous l'oeil vigilant, tendre et autoritaire de Madame Wanda Toscanini-Horowitz depuis le canapé à fleurs… Séducteur, doué d'un intelligence malicieuse, voici Horowitz moins dernier romantique que réel funambule prodigieux du clavier. Horowitz à un an près est l'exact contemporain du maestro Karajan, mort comme lui en 1989. Rival de Rubinstein, meilleur technicien que lui, Horowitz savait taire les rumeur en se déclarant différent et meilleur « musicien ». De fait moins monstre puissant à la Liszt comme Rubinstein, Horowitz cultive une musicalité à part, rayonnante par sa malice, son imagination, ses nuances résolument « proustiennes » ou plus pianistiquement correctes, « chopiniennes ». En dépit d'une

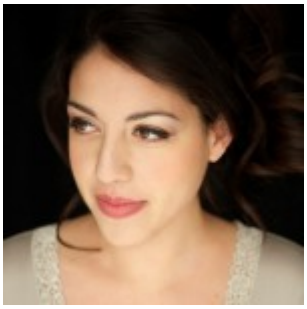
légèreté affichée, ce bienheureux enjoué traversa des périodes difficiles, rompant soudainement avec l'élan des grandes tournées et pris comme par la nausée qu'un trop plein de concerts ne manquait pas de susciter.

Arte. Portrait : Vladimir Horowitz, dimanche 14 décembre 2014, 16h50. Horowitz, le dernier romantique ?

puis même chaîne à 18h30 :
Horowitz à Vienne : extraits du concert mémorable que le pianiste donna en mai 1987 dans la Goldener Saal du Musikverein de Vienne. Au programme : Scarlatti, Rachmaninov, Scriabine, Liszt, Schumann et Chopin. Ponctuant les morceaux, des extraits d'entretiens avec le virtuose montrent comment il s'est inscrit dans l'histoire de son temps ; une large place est aussi laissée à l'émotion, notamment lorsque le musicien évoque des souvenirs d'enfance avec Scriabine et Rachmaninov.

Saintes 2014. Récital Chopin,

Schumann par Beatrice Rana, piano



Saintes. Récital Beatrice Rana, piano. Chopin, Schumann, le 17 juillet 2014, 22h. Schumann démiurge. Chopin était roi de l'intime suscitant une nouvelle approche dans l'écoute et la réceptivité du concert, **Schumann** fut celui de l'introspection libre, d'une versatilité protéiforme fascinante. Celui qui souhaitait être le Paganini du piano explore et trouve les nouvelles expressions d'un clavier libéré, prolongement de sa pensée musicale si riche et bouillonnante. Car ici, l'éclatement de la forme selon les tentations de l'humeur n'empêche pas un développement précis, cohérent d'une irrépressible logique interne. Schizophrène impuissant, incapable de développement comme d'accomplissement abouti, rien de tel pour Schumann. Son caractère double, Janus fécond-, Robert revendique une double, voire une triple sensibilité aux facettes plus complémentaires que contradictoires. Schumann prend et relève le défi de chanter ce qui ne peut être dit. Une claque à la démence. Un élan irrépressible que l'on retrouve, vivace, lumineux dans ses Symphonies à venir. Qu'il soit Eusébius (instrospectif et sombre) ou Florestan (vif, solaire, conquérant), saturnien ou appolonien, Schumann exprime par le piano un jaillissement unique de la pensée et de l'esprit d'une fraîcheur et d'une vitalité exceptionnelle.



Eclairs et murmures du piano romantique. ***Les études symphoniques*** (1834-1852) réalisées sous la forme de 12 variations à partir d'un thème originel de 16 mesures reflètent cet équilibre souverainement romantique où le feu de l'inspiration remodèle à mesure qu'il se déploie, les canevas formels les plus classiques. A mesure qu'il exprime, se dévoile, Schumann réinvente, expérimente. Le motif lui aurait été fourni par le père de sa fiancée d'alors, Ernestine von Fricken (l'Estrella du Carnaval à laquelle il était fiancé – avant Clara, en 1834), une marche funèbre dépouillée d'une beauté franche, immédiate. Relisant, affinant encore ses chères Etudes, miroir musical de ses intimes aspirations- éditées finalement en 1852, Schumann nous laisse l'une des ses partitions les plus personnelles.
Le doucereux Chopin se révèle aussi dans l'écriture musicale : ses Scherzos sont d'une âpreté imprévue, la révélation d'un tempérament plus passionnés et révolté qu'on l'a dit souvent. Le déséquilibre, les forces dépressives, l'attraction du lugubre et de l'anéantissement sont aussi inscrits dans le terreau de la fertile pensée chopinienne. Ce récital romantique en fait foi. Même la forme plus classique de la Sonate a séduit le Chopin ténébreux et rageur : la 2ème Sonate fait souffler un vent de liberté où l'émotion sait plier les contraintes d'un canevas strict. C'est le génie des grands compositeurs que de réinventer toujours… N'écoutez que le contraste qui naît de la chevauchée haletante du Scherzo auquel succède le gouffre lugubre de la célèbre marche funèbre : des visions fulgurantes, pourtant d'une simplicité et d'une économie de moyens, saisissantes. Grand récital romantique sous la voûte de l'église abbatiale de Saintes.

Illustrations : B Rana © Ralph Lauer/The Cliburn

Jeudi 17 juillet, 22h
Abbaye aux Dames
Beatrice Rana, piano
concert n°26

Frédéric Chopin
(1810-1849)
Scherzo n°3 opus 39
Sonate n°2 opus 35 en si bémol mineur
grave – doppio movimento scherzo
marche funèbre : lento finale : presto

Robert Schumann
(1810-1856)
Études symphoniques opus 13

Compte rendu, récital de piano. Toulouse. Halle aux Grains, le 26 mai 2014. Récital Frédéric Chopin. Grigory Sokolov, piano



Grigory Sokolov est bien connu des Toulousains et chaque invitation rassemble un public nombreux. Schubert et Schumann puis Bach et à présent Chopin. Chaque fois le pianiste russe fait sienne les partitions et en rend la quintessence comme personne. Si son Bach nous avait paru discutable en 2011, nous avons retrouvé avec son Chopin le sublime de son concert Schubert et Schumann de 2009. Le programme est magnifique. Chopin est en pleine maturité avec la Sonate n°3 de 1844. De construction très claire, cette partition offre tout ce que Chopin a apporté techniquement au piano tout en se refusant aux excès. L'émotion peut être funèbre mais le tendre et l'élégant ne sont pas oubliés. La beauté des phrases mélodiques est belcantiste ; les rythmes complexes s'allient à des harmoniques rares allant jusqu'à l'abandon des tonalités. Sokolov aborde l'allegro maestoso dans un large tempo qui permet d'assoir un discours tout fait de profondeur. Cette manière si particulière de prendre possession du temps et de l'espace permet à l'immense artiste de captiver l'attention de son public. Les phrasés sont d'une infinie variété permettant de passer par des moments de récitatif, de bel canto ou de rhétorique. Les nuances sont subtilement définies et les couleurs fusent comme dans le plus riche des arc en ciel. Mais avant tout, c'est la clarté et l'évidence qui dominent cette interprétation. Peu de pédale probablement explique cette haute définition du son, jamais flou ou brumeux. Même dans les ténèbres la lumière est présente. Les derniers accords du premier mouvement sont posés avec art et la méprise commence.

Le sublime face au public

Une partie du public ressentant avec exactitude le génie de l'interprète se permet d' applaudir ignorant l'usage qui

aujourd'hui demande d'attendre la fin de la sonate pour s'oublier. Ce ne serait pas si grave si les dernières vibrations de l'accord n 'étaient noyées sous ces manifestations rustiques. La concentration de l'artiste n 'a pas semblé en souffrir et c'est tant pis pour la partie du public trop sensible que ce bruit entre les mouvements, terrasse… Le Scherzo est abordé en un tempo également retenu ; c'est la précision de chaque note insérée dans le flux dansant enchanteur qui surprend. Tant de précision des doigts dans une construction si franche du mouvement permet une écoute d'une grande intelligence, les imbrications subtiles de Chopin sont toutes mises en valeur sans excès de vitesse. C'est le troisième mouvement, largo, qui atteint un sommet d'émotion. La grandeur de l'interprète est face au génie du compositeur qui offre son âme au piano. Gregory Sokolov d'une voix tonitruante débute puis à mi voix, avec une infinie délicatesse, chante comme une diva romantique avec une nostalgie déchirante. Les jeux de question-réponses sont habités et l'évanouissement est au bout des doigts. Toute la sensibilité artiste de Sokolov peut s'exprimer laissant le spectateur suspendu aux reprises si merveilleuses et embellies du thème principal. Le final est plein de force et d' énergie retrouvée dans une mise en lumière proche de l'aveuglement. Toute la technique est mise au service de cette énergie créatrice qui avance avec impétuosité. Les applaudissements irrépressibles fusent avec puissance mais toujours sans respecter la finitude du dernier accord… La deuxième partie consacrée aux plus délicates Mazurkas, elle sont toutes choisies avec art en fonction des tonalités et des ambiances. Le public saura se faire plus discret en ce qui concerne les applaudissements, car ces pièces sont moins spectaculaires, mais des téléphones portables rallumés à l'entracte et « oubliés » apportent leur note de vulgarité qui attaque plus ou moins les oreilles sensibles. Quel merveilleux voyage nous a proposé Gregory Sokolov en ces Mazurkas sublimes ! Les décrire chacune serait indélicat. Nous avons pu gouter des moments de beautés nostalgiques et même sombres comme

fugacement heureuses. Ces pièces parmi les plus personnelles de Chopin trouvent en Sokolov, un interprète inoubliable capable d'une délicatesse inouïe. Choisies dans les opus tardifs, l'écriture si maitrisée de Chopin se concentre sur l'essentiel d'un rapport à la beauté par et pour le piano dans une fidélité absolue à la terre de ses origines. Sokolov nous fait percevoir cet accord si rare et précieux. Le monde musical dans lequel le grand musicien russe nous a entraîné ne pouvait s'arrêter ainsi et dans une série de bis qui suspendent le temps, le même monde de délicatesse et de beauté nous est offert. Schubert, en âme soeur avec trois Impromptus dont le si délicieux n°3. Ni le Klavierstück D 946 ni une autre Mazurka ne permettront au public de se sentir rassasié et d'attendre le fin du son pour applaudir frénétiquement. C'est au sixième bis, de composition moins sublime, que le public saura faire silence jusqu'au silence qui termine le musique. Enfin ! Le moindre génie de Sokolov aura été sa patience et sa pédagogie. La musique s'écoute jusqu'au silence qui la referme. Nul ne croise sur son chemin un génie sans en apprendre quelque chose…

Toulouse. Halle aux Grains, le 26 mai 2014. Frédéric Chopin (1810-1849) : Sonate n°3 en si mineur, opus 58 ; 10 Mazurkas (La mineur, opus 68 n°2, Fa majeur opus 68 n°3, Do mineur opus 30 n°1, Si mineur opus 30 n°2, Ré bémol majeur opus 30 n°3, Ut dièse mineur opus 30 n°4, Sol majeur opus 50 n°1, La bémol majeur opus 50 n°2, Ut dièse mineur opus 50 n°3, Fa mineur opus 68 n°4). Grigory Sokolov, piano.